



Christian Doumet

Slam, prière et poésie

Il est rare que *Le Monde* honore la poésie de ses colonnes. Les lecteurs sont donc en droit d'être particulièrement attentifs lorsqu'ils y trouvent annoncé, sur le site internet du journal, en date du 16 février dernier, et sous un titre d'allure prophétique, le « *dernier poète* » en la personne du rappeur, slameur et compositeur Abd Al Malik.

C'est tout naturellement par un éloge du rythme que l'auteur du papier en question, Louis-Georges Tin, aborde sa révélation : pour être touché par le rythme, « *il suffit de scander les mots à la manière des slameurs* ». D'ailleurs, le grand mérite du slam et du rap n'est-il pas d' « *avoir démocratisé en France le goût de la poésie* » ? Sur la voie de cette démocratisation, on trouve la figure d'Abd Al Malik qui, avec *Le Dernier français*, publie son troisième livre (les deux premiers étaient des essais). Le volume est orné d'une préface de Mazarine Pingeot, dont l'œuvre poétique bien connue témoigne d'un intérêt soutenu en la matière.

Heureusement, M. Tin nous prévient : la poésie d'Al Malik est *engagée*. Ce mot, il est vrai, est un peu écorné par l'histoire littéraire. Mais il ne semble pas que l'auteur de l'article en ait vraiment conscience. C'est donc allègrement qu'il énumère les « *engagements* » du poète : contre Sarkozy, pour l'égalité des chances, contre le démantèlement du corps enseignant (écrit, dans le style de l'almanach Vermot, « *le corps en saignant* »), contre les financiers... Rien que de belles causes, certes un peu lourdement consensuelles, mais bellement, rythmiquement énoncées selon M. Tin. Et avec quelle inventivité ! Qu'on en juge, d'après ce distique intitulé « *Égalité des chances* » :

*Ils nous disent « oui » avec la tête
mais ils nous disent « non » avec le cœur¹.*

Suprême élégance, la langue d'Al Malik maîtrise à merveille ce négligé dans l'impromptu, ce débrillé du réalisme qui sied si bien au poète d'une époque brutale. « *N'allez pas dire d'Abd Al Malik qu'il s'exprime bien* » nous prévient l'élogieux critique. Nous savions déjà depuis longtemps à quoi nous en tenir avec l'expression léchée : un préjugé bourgeois, qui nourrit volontiers le racisme, précise M. Tin en invoquant cette fois sa propre expérience.

Comme on aimerait que tout cela fût vrai ! Comme on serait heureux, en effet, qu'une parole répandue comme l'est le rap, initie les enfants de « *nos quartiers* » et des autres, à la poésie ! Comme il y aurait là matière à espérer, et occasion de se réjouir franchement ! Hélas, tout, dans cette peinture rose bonbon, ne relève que de la plus triste affabulation.

Un article de *Marianne*, paru en novembre 2010, s'étonnait déjà que le Prix Edgar Faure, censé récompenser depuis 2007 le meilleur ouvrage politique de l'année, vienne couronner *La Guerre des banlieues n'aura pas lieu* du même Al Malik. La journaliste,

Laureline Dupond, se demandait en particulier si les membres du jury (Elisabeth Guigou, Pierre Moscovici, François Sauvadet, Gérard Miller, Roland Dumas, Olivier Dassault) avaient seulement pris la peine d'ouvrir le livre : ils y auraient trouvé la conception la plus convenue des banlieues françaises et l'expression la plus stéréotypée de leur réalité. Mais tenons-nous en ici à la « *poésie* », au rythme et à la langue du *Dernier français*.

Il est vain de s'attacher à démontrer l'indigence poétique du recueil : indigent, il ne saurait l'être, n'ayant à peu près rien de poétique². Louis-Georges Tin comme Mazarine Pingeot, j'en suis persuadé, ne tarderaient pas à le reconnaître. Et après tout, ce qu'on nomme poésie a toujours vécu de malentendus offerts à des malentendants. Là n'est donc pas la question.

Le seul péché consiste à mal nommer *sciemment* les choses. Faire passer cette œuvre pour de la poésie au nom des idées qu'elle prétend incarner, ça n'est bon ni pour la poésie ni pour les idées en question.

Les textes du *Dernier français* relèvent à l'évidence du genre du chansonnier. Qu'il y ait toujours eu des liens entre ce genre et la poésie savante ne suffit pas à établir le fait que toute parole à chanter, au prétexte qu'elle épouse une prosodie, soit poétique. Une prestigieuse tradition qui va des troubadours à Brel et à Bobby Lapointe prouve que la chanson peut être une mine de poésie – à condition qu'elle sache transcender les stéréotypes. Mazarine Pingeot a beau faire montre – assez cuistrement – de sa culture littéraire en invoquant, dès la troisième ligne de sa préface, les vertus du « *langage performatif* » (diable !), elle ne rend que plus criante et plus cruelle la distance qui sépare l'inspiration malikienne des grands prédécesseurs auxquels on veut la rattacher. Non, *Le Dernier français* ne prépare nullement à la lecture de Verlaine, comme le prétend M. Tin, parce que les deux réalités restent hermétiquement closes l'une à l'autre. Et si j'avance que la première cause de cette clôture réside dans l'absence de travail, le défaut de lectures et le manque d'ambition poétique, on se doute que je ne parle pas de Verlaine.

Mais le plus grave concerne les idées que prétend défendre Al Malik. Les croire réductibles aux quelques incantations vagues qu'il en donne, c'est les traiter par le mépris. Si l'« *idéal républicain* » mérite d'être défendu, c'est que derrière la formule, se tiennent des essences complexes dont personne ne sait *précisément* ce qu'elles signifient aujourd'hui ; si l'« *égalité des chances* » vaut qu'on se batte pour elle, c'est parce qu'elle est bien autre chose qu'un slogan de campagne ; et si les enseignants ont droit à l'attention des politiques, ça n'est pas sur l'air des lampions. Or accepter qu'on réduise de telles questions à une rengaine rebattue tout en prétendant y reconnaître toute leur vérité, c'est les tuer une seconde fois : les rendre inaudibles, dans le brouhaha des distraites et confortables bénédictions médiatiques. Il y a là une faute dont se rendent coupables moins l'auteur lui-même, peut-être après tout de bonne foi, que ceux qui nous font prendre ses vessies pour des lanternes *et qui le savent*.

Un dernier mot : on reste troublé par le fait que M. Tin passe totalement sous silence la petite musique religieuse du livre, et que Mazarine Pingeot ne l'évoque que du bout des lèvres. Oubli volontaire ? Embarras ? L'exergue (emprunté au maître actuel du Soufisme), la lettre-préface, le poème consacré à « *la Voie* », les cinq points du « *programme* » final sont pourtant très explicites : il s'agit en réalité, à travers un éloge

purement verbal de la « laïcité », d'éveiller, de cultiver et de protéger la foi ; de « repenser (...) notre rapport collectif à la foi, c'est-à-dire aussi à la religion et au rite » ; de travailler subséquemment à « l'érection de lieux de culte et de formation / transmission religieuse plus seulement chrétiens mais aussi musulmans, juifs ou bouddhistes ». Et encore : « La foi en France doit redevenir vivante, ouverte, nourrie par l'échange », et le lieu de cet échange ne saurait être que l'école, mais avant tout « l'école privée sous contrat » (!). En un mot, « la religion ne doit plus être l'ennemi potentiel de la République mais son allié majeur », et la France, « redevenir une terre où l'on prie.³ » Étrange profession de foi pour un enfant chéri du parti socialiste !

Il dut se tenir de pareils propos dans le Bas-Berry, autour de 1835, et les âmes pieuses en frémissaient. Aujourd'hui, ils rendent un son inverse : celui de la réaction la plus odieuse et la plus niaise. Mais comme l'écrit Al Malik lui-même page 27, « le monde actuel n'a plus aucun référent historique. » Ça au moins, c'est bien vrai !

¹ Abd Al Malik, *Le Dernier français*, Le Cherche-midi, 2012, p. 79.

² Il faut, pour être juste, signaler quelques heureuses trouvailles : « *Les Vosges ondulent dans notre accent* » (il est question de Strasbourg), page 109 ; ou le refrain « *Pourquoi ont-ils assassiné Malcolm ?* », pages 167-169.

³ Citations tirées des pages 221 à 224 de *Le Dernier français*.